

Engourdissement

Louise Dupré

Number 132, February 2012

Passer l'hiver

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66025ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupré, L. (2012). Engourdissement. *Moebius*, (132), 119–122.

LOUISE DUPRÉ

Engourdissement

On n'était qu'en décembre et déjà je n'en pouvais plus de l'hiver, j'enviais les *snow birds*, comme on appelle ceux qui envahissent chaque hiver les plages de la Floride, moi qui les avais toujours regardés de haut. Jusque-là j'avais résisté. Le froid, le vent, les tempêtes, et même le verglas, l'année où l'on avait manqué de chauffage pendant plus d'une semaine, rien ne m'avait découragée. Mais un matin de neige qui s'acharnait, un peu avant Noël, je me suis sentie fatiguée, c'était une fatigue molle, une sorte de déprime, je me suis demandé comment j'allais réussir à traverser les trois mois suivants.

J'ai essayé de me raisonner, à mon habitude, la rue n'était-elle pas magnifique sous cette blancheur, et les arbres, et les fleurs de givre collées à la fenêtre, quelle sérénité, quelle paix ! Mais plus je trouvais des raisons, plus je m'enfonçais dans un malaise diffus, un engourdissement qui me prenait aux entrailles, montait peu à peu vers le cœur, m'empêchait de faire le moindre geste, de ressentir la moindre joie, d'apprécier la beauté du paysage. Comme si le monde se trouvait soudain dépouillé de toute lumière, de toute couleur, un monde gris, un monde de morts-vivants.

Je ne me suis pas fait de café, je n'ai pas pris le journal à la porte, je suis restée tout l'avant-midi devant la fenêtre à regarder les gros flocons s'écraser sur le sol, puis je me suis blottie sous mes couvertures et j'ai dormi, dormi jusqu'à ce que les os me fassent mal. Je n'étais pas moins fatiguée en me levant. Je n'avais pas la force de me cuisiner quelque chose, j'ai fait griller deux tranches de pain et j'ai sorti du réfrigérateur le pot de beurre d'arachides. Puis je suis allée

me coucher de nouveau sans avoir le courage d'écouter les messages dans la boîte vocale. De toute façon, je ne voulais entendre parler de rien ni de personne.

La sonnerie du téléphone m'a tirée du sommeil. Mon cœur a fait un triple saut dans ma poitrine. J'ai jeté un œil au réveil, sept heures déjà, j'avais dormi toute la soirée, toute la nuit, moi qui avais multiplié les insomnies depuis le mois de novembre. Je n'ai pas voulu répondre, je ne répondrais pas. Mais la sonnerie s'est mise à retentir encore, et encore, et encore, c'était à rendre folle la femme la plus équilibrée, et j'ai fini par bondir du lit, décrocher le récepteur. Une voix furieuse m'attendait. Où étais-je? Qu'est-ce que je faisais? Pourquoi? Comment? Avec qui? Qu'est-ce que je mijotais? Éliane était aussi hystérique que de coutume, j'ai eu envie de raccrocher, mais elle téléphonerait quelques minutes plus tard, elle pouvait aussi décider de débarquer chez moi, et ce serait pire encore. J'ai puisé dans ce qu'il me restait de patience et je l'ai écoutée.

Tout avait commencé en mai, après une rupture douloureuse. Ma sœur avait voulu venir vivre chez moi et j'avais refusé, je m'en sentais incapable. Je la voyais le plus souvent possible, je l'invitais à la maison, au restaurant, au musée, au concert, nous allions marcher à la montagne le dimanche après-midi, nous avions commencé à jouer au tennis, mais ce n'était pas assez. Elle me faisait des reproches, c'était presque de ma faute si son amoureux l'avait délaissée. Coupable, à ses yeux, de tous ses malheurs. Coupable, d'ailleurs, depuis l'enfance, j'avais eu de beaux bulletins, de bonnes amies, de belles chances. Coupable d'être ce que j'étais, alors qu'elle, elle avait toujours éprouvé des difficultés. Elle était mignonne pourtant, et gentille, trop gentille peut-être, déjà elle se mirait dans mon image même si maman faisait tout pour éviter les comparaisons.

De fait, nous nous étions éloignées à l'adolescence, et nous avions amorcé chacune notre vie d'adulte, avec nos talents propres, nos amours, nos voyages, notre métier. Nous nous étions presque perdues, après la mort de maman, comme il arrive aux vieilles connaissances qui n'ont plus rien à partager. Et puis cette rupture, en mai.

Éliane s'était souvenue de mon existence et nous étions revenues très loin en arrière, nous avons retrouvé nos vieilles blessures, nos vieilles rivalités.

Elle s'est mise à m'insulter encore une fois, au téléphone, j'étais laide, stupide, égocentrique, méchante, elle me souhaitait les pires maux du monde, j'avais toujours tout fait pour lui nuire, tout pour l'humilier, je méritais de mourir, oui, elle voulait me tuer. Il était apparu en novembre, ce mot, avec son éventail de synonymes qu'elle mettait chaque jour dans des phrases semblables, *je te descendrai, je te mettrai une balle dans la tête, je te ferai sauter la cervelle*. Au début, j'avais pensé qu'elle voulait se rendre intéressante, mais peu à peu j'avais commencé à avoir peur, elle était déjà allée à la chasse avec son amoureux, elle savait manier une carabine, elle avait tué un chevreuil, pourquoi pas moi ? J'avais beau me répéter, pour me rassurer, elle est malade, tu vois bien, jamais elle n'irait jusque-là. Mais c'est insidieux, la peur, c'est une sensation qui pénètre doucement dans la chair, s'infiltré dans les tissus, atteint le ventre, fait une boule dure qui nous empêche de bouger.

Tu devrais aller à la police, ne cessait de me répéter Michel. Je haussais chaque fois les épaules, les histoires de famille se règlent en famille, qui accepterait de dénoncer sa sœur ? Il fallait convaincre Éliane de se faire soigner. Michel ne pouvait pas saisir, il n'avait jamais eu de véritable relation avec nous, les filles, trop jeune, arrivé par surprise alors que nous avions nos premiers amoureux. Mon frère ne comprenait pas cette histoire d'amour et de haine entre nous, et je ne lui demandais pas de comprendre, seulement de m'écouter, de m'éclairer, peut-être avais-je tout juste besoin d'entendre ses solutions extrêmes pour ressentir un peu moins ma culpabilité. *C'est sans doute toi qui aurais besoin de voir un psychiatre*, m'avait lâché un jour Michel, à bout d'arguments. *It takes two to tango*. J'avais ri, d'un rire jaune, il n'avait pas tort, mais je n'avais rien modifié à ma façon d'agir.

Quand même, je mens un peu. À la fin de novembre, j'avais commencé à garder dans ma boîte vocale les messages d'Éliane, de plus en plus terribles, violents, insupportables, la nausée me montait parfois à la gorge. Je

n'arrivais pas à croire que j'entendais la voix de ma petite sœur, celle que j'amenais à l'école, au parc ou au cinéma quand elle avait sept ou huit ans. Et je réécoutais parfois ses messages pour être sûre que je ne n'avais pas rêvé, qu'il s'agissait bel et bien de la réalité, d'un fait objectif, comme la température ou la date inscrite au calendrier.

Il s'était remis à neiger, une neige molle, une neige qui donnait envie de s'enfouir sous les couvertures jusqu'au printemps. J'ai traîné le téléphone avec moi dans le lit tandis qu'Éliane continuait à crier, à m'insulter, à me menacer des pires vengeance, à me promettre que nous serions châtiés jusqu'à la septième génération, mes enfants et moi. Je l'ai laissée s'épuiser sans rien dire, comme si j'avais besoin de voir jusqu'où elle pourrait aller. Je commençais à m'assoupir quand j'ai entendu le bruit du récepteur qu'on avait raccroché. Éliane avait enfin terminé.

Étendue dans le lit, j'ai regardé la neige tapisser doucement la fenêtre, c'était calme, j'ai pensé, calme comme au cimetière, et une phrase de Michel m'est revenue, je ne sais pourquoi, elle s'est mise à s'amplifier, elle passait en boucle dans ma tête, pour la première fois elle m'a fait trembler. *Un jour, je devrai aller identifier ton corps à la morgue.* Je me suis levée lentement, je suis allée chercher mon petit magnétophone au fond du placard, j'ai décidé d'enregistrer les messages d'Éliane enfouis dans ma boîte vocale. Michel avait raison, la situation ne pouvait plus durer, il fallait faire quelque chose. Peu importe si c'était bientôt Noël.